SUR UNE MÉDAILLE ARABE

PORTANT UN MILLÉSIME SUIVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

La *Revue orientale* dans le nº du 10 janvier dernier, consacre un article à une modeste médaille, que personne ne remarque à Alger, tant elle est commune et répandue. Mais dans cet article elle prend une importance imprévue et tend presque à jouer un role politique et religieux. Le rang distingué qu'occupe cette *Revue* nous force de relever les erreurs de l'auteur, M. Moussa, et de montrer combien ses conclusions sont dénuées de fondement. Il a trop écouté son imagination et il s'est trop empressé de classer dans la numismatique algérienne un jeton sorti des vitrines du marchand.

Voici la légende de cette pièce qui est de la grandeur de nos pièces de 2 francs :

سلطان البرين
وخافان البحرين
السلطان محمود
خان عز نصره

ذكر لجزير
سنة ١٨٥٧

Les quatre lignes de la face sont tracées en caractères *neskhi*, dans un champ entouré d'un cercle perlé comme nos monnaies de bronze. L'inscription signifie : « Le sultan des deux continents, — et le monarque des deux mers, — le sultan Mahmoud-Khan, que sa victoire soit complète ! » Le revers contient deux lignes n'appartenant à aucun genre d'écriture arabe et écrites évidemment avec une plume en fer. Le sens est : « Souvenir d'Alger, an 1857. »

Il y a encore deux autres médailles, de la grandeur, les unes de nos pièces de 1 fr., les autres de nos pièces de 0,50 c. Elles ne contiennent pas, faute d'espace, les deux premières lignes de la face; on y lit seulement :

Sultan	سلطان
Mahmoud-Khan	محمود خان
Que sa victoire soit complète !	عز نصره

La face a été frappée avec le coin des anciennes monnaies turques, qui avaient cours en Algérie et qui portaient au revers :

Frappé	ضرب
à Alger	في جزاير
1238	١٢٣٨

M. Moussa a donc raison de dire que les caractères de la face indiquent une main habile et un artiste musulman. Toutefois nous sommes étonnés qu'après avoir traduit le groupe نصره de la dernière ligne par *sa victoire*, il lise et reproduise نصـه, erreur qui lui fait dire que la forme insolite du ص ne peut être due qu'à un défaut de burin, lorsqu'il est évident que le graveur a dû relever horizontalement le ر, à cause du manque d'espace dans ce coin formé par le cercle perlé qui entoure le champ de la médaille.

Dans le revers, au contraire, tout accuse une main étrangère à la calligraphie orientale : la pente oblique du ل, la forme arrondie du ع qui ressemble à un ن, l'ensemble des pleins et des déliés, l'absence de l'ا de l'article et de l'ا du pluriel, la présence des voyelles, enfin la date 1857 de l'ère chrétienne.

M. Moussa s'appuyant sur cette date de 1857, postérieure de 18 ans à la mort de Mahmoud, faisant remarquer en outre que dans l'année 1857 il n'y a eu à Alger aucun événement officiel dont on ait eu à garder le souvenir, arrive à cette conclusion inattendue que « *une secte religieuse a eu une conférence ou une réunion à Alger en* 1857, *et qu'en souvenir de cette entrevue, ils ont pu faire frapper cette médaille.* » et à la fin : « médaille qui a dû *être distribuée aux adhérents.* » Ainsi, grâce à son imagination, il constitue à Alger une espèce de franc-maçonnerie.

Mais cette hypothèse ne résiste pas au moindre examen. Nous nous contenterons de faire remarquer que :

1° Les sectes religieuses, Khouan, Aissaoua, n'ont jamais de

conférence, de réunion, sans obtenir l'autorisation du bureau arabe. Elles sont tenues en outre de désigner le lieu des séances qui généralement ont lieu le soir; et ces réunions nommées *had'ra*, sont publiques. Il est donc impossible qu'aucune réunion ait eu lieu à l'insu de l'autorité, et plus impossible encore qu'une médaille ait été frappée sans que l'administration l'ait su.

2° Jamais des musulmans, pour fixer entre eux la date d'un événement religieux, n'emploieraient la date chrétienne 1857 au lieu de 1274 de l'hégire. Il est impossible d'attribuer ce choix de l'ère au graveur, puisqu'il est démontré qu'il ignorait l'arabe.

3° En supposant que les musulmans d'Alger eussent fait frapper une médaille commémorative, il est probable qu'ils auraient employé le mot تـذكير qui signifie ici *mention*, *souvenir*, au lieu de ذكر, peu usité dans le langage usuel, si ce n'est dans le sens de *réputation, gloire, célébrité.*

4° Enfin, et il importe de bien le remarquer, les musulmans n'ont pas l'habitude de consacrer le souvenir d'un fait par un signe extérieur. Ils n'élèvent ni colonne, ni statue, ils ne frappent pas de médailles commémoratives. Les pèlerins mêmes ne rapportent aucun *souvenir* de leur pèlerinage à la Mecque, si ce n'est leur titre de hadj; de sorte que cette idée de *Souvenir d'Alger* est une idée toute européenne, complètement étrangère aux Arabes. Il faut se garder, chose plus difficile qu'on ne pense, de prêter aux autres peuples nos usages et nos coutumes.

Ainsi ces médailles, loin d'avoir été frappées par et pour les indigènes, leur sont complètement inconnues. Elles sont vendues aux voyageurs qui veulent emporter un souvenir d'Alger; elles servent encore à faire des bracelets, des boutons de manchettes; ajoutons enfin qu'elles servent dans quelques familles d'Alger de jetons pour le whist.

Ces lignes étaient déjà écrites, lorsque nous avons songé à consulter M. Dorez, le bijoutier si connu à Alger. Il a bien voulu nous faire l'histoire de ces fameuses médailles, qui sortent toutes de ses magasins. Les étrangers lui demandaient souvent des pièces arabes, qui commençaient à devenir fort rares, il songea alors à en fabriquer lui-même. Le bureau politique lui donna

l'autorisation de reproduire la pièce dont la face se trouve sur la médaille en question. M. Dorez, conformément aux lois qui régissent cette matière, obligé d'établir une distinction entre le modèle et la reproduction, supprima le revers « *Frappé à Alger* 1238 » et le remplaça par ces mots : *Souvenir d'Alger* 1857, employant naturellement l'ère chrétienne et une idée conforme à nos mœurs et à la destination de la médaille.

Un graveur de Paris fut chargé du travail dont nous avons fait ressortir l'imperfection. Ces médailles en cuivre furent frappées par milliers, on en fit un très-petit nombre en argent. (C'est une de ces dernières, assez rares à la vérité, qui est tombée par hasard entre les mains de M. Moussa.) M. Dorez a bien voulu nous montrer les poinçons qui ont servi à frapper le revers des trois médailles.

Telle est la vérité ; ces médailles, nous regrettons de le dire, sont comme les bâtons de la fable :

De loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien.

E. Neyrand,

Professeur au Collége arabe-français.